

I Love a Man in Uniform

Johanne Larue

Numéro 172, mai-juin 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59455ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Larue, J. (1994). *I Love a Man in Uniform*. *Séquences*, (172), 39–39.

MINA TANNENBAUM — Réal.: Martine Dugowson — Scén.: Martine Dugowson — Phot.: Dominique Chapis — Mont.: Martine Barraqué, Dominique Gallieni — Mus.: Peter Chase — Son: Alain Villeval — Dir. art.: Philippe Chiffre — Cost.: Yan Tax — Peint.: Zwy Milshtein — Int.: Romane Bohringer (Mina Tannenbaum), Elsa Zylberstein (Ethel Bénégu), Florence Thomassin (la cousine), Nils Tavernier (François), Stéphane Slime (Didier), Jean-Philippe Ecoffey (Jacques Dana), Éric Defosse (Serge) — Prod.: Georges Benayoun — France — 1993 — 130 minutes — Dist.: C/FP.

I Love a Man in Uniform

■ **I Love a Man in Uniform** n'est pas le premier long métrage de David Wellington. Après ses études en cinéma à l'Université Concordia, le jeune Ontarien a tourné quelques thrillers mineurs... comme bien d'autres cinéastes canadiens-anglais désirant percer le marché nord-américain. Mais à l'encontre des George Mihalka et autres Richard Roy, d'ex-étudiants devenus des tâcherons, David Wellington vient de commettre un film d'auteur. A la fois sincère et dérangeant, fouillé et complexe, stylisé mais sans aucune fausse prétention, **I Love a Man in Uniform** constitue le film rêvé de plusieurs finissants universitaires: une oeuvre parfaitement posée entre l'exploration personnelle et l'exploitation commerciale.

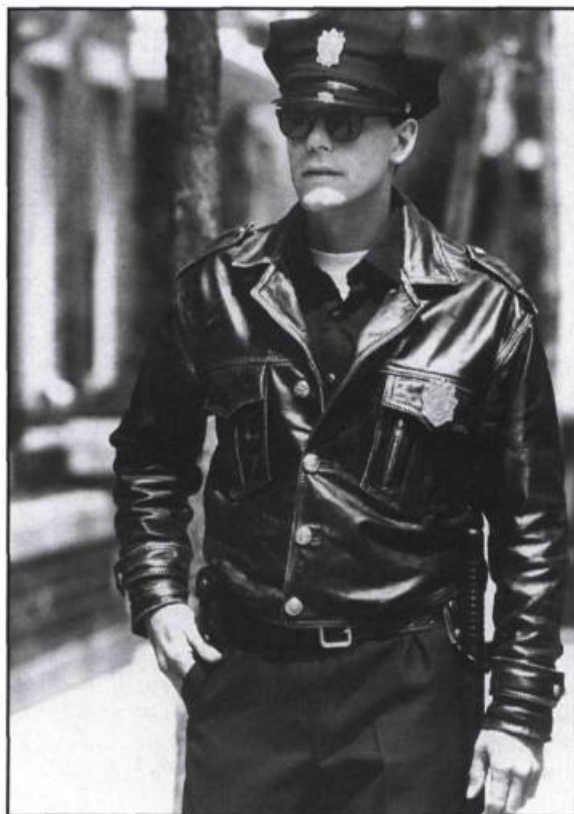
Au premier abord pourtant, certains éléments du scénario risquent d'agacer, comme les références assez évidentes à d'autres films; **Cruising**, par exemple, le film controversé de William Friedkin, et plus particulièrement, **Taxi Driver** de Martin Scorsese. (Wellington va jusqu'à nous donner sa propre version du fameux "You takin' to me ?"). On croit ainsi reconnaître la faiblesse par excellence des films post-étudiants, celle de l'hommage rendu ad nausea, du plagiat et des références non-digérées. C'est là la face la plus problématique de l'écriture postmoderne. Sous prétexte de nous renvoyer les images de notre culture, on ne réussit, la plupart du temps, qu'à révéler son manque total d'imagination. Un grand nombre d'auteurs contemporains régurgite au lieu de créer. Eh bien, malgré les apparences, ce n'est pas le cas de Wellington. Ce dernier évite le piège parce qu'il sait faire de son héros un être entier et complexe qui ne se résume pas aux profils dessinés par De Niro ou Pacino, et

parce qu'il impose, au collage qu'il exécute, un cadre véritablement moderniste, celui de la création artistique.

I Love a Man in Uniform nous convie donc à une descente aux enfers, aussi terrifiante qu'intelligente, ayant comme détour une visite contemplative dans la caverne de Platon.

Ainsi Henry Adler, le personnage principal qu'interprète intensément Tom McCamus, est un jeune acteur qui, pour suppléer à son manque de personnalité et au vide de son existence (une belle métaphore de l'artiste postmoderne décrit ci-haut), s'investit totalement dans le rôle qu'on lui fait jouer, au point de s'y perdre complètement. L'idée comme telle n'est pas neuve, mais certains détails la rendent captivante. Par exemple, le fait que le personnage dans le personnage soit celui d'un policier permet au cinéaste d'élaborer tout un discours sur le pouvoir et l'autorité, ainsi que sur l'importance du jeu et de la théâtralité dans la vie quotidienne. La seule différence entre l'agent qu'interprète Adler et ceux qu'il croise dans la rue, ce n'est pas que le premier soit un acteur et les autres de «vraies» gens, mais qu'Adler oublie qu'il joue un rôle alors que les véritables policiers ne l'oublient jamais. On en a la preuve ultime dans la séquence

Tom McCamus



très étrange où, dans une cave que Wellington filme comme s'il s'agissait d'un décor de théâtre, l'agent qu'interprète Kevin Tighe met en scène la mort d'un truand pour le bénéfice d'Adler. Ce dernier est d'abord traité en spectateur puis forcé par le vrai policier à tenir le rôle du bourreau. Le jeune homme ne voit pas venir le coup et suit aveuglément les directives de son régisseur. L'incident précipite sa déchéance morale et psychologique, par ailleurs proportionnelle à son incapacité à distinguer la réalité de la comédie. L'idée est aussi magnifiquement exploitée dans les scènes très troublantes où le personnage se regarde jouer à la télévision comme s'il s'agissait de *home movies*.

Le meilleur moment du film demeure cependant celui où, après avoir été humilié par un badaud, Adler rentre chez lui et rejoue la «scène» de multiples façons, en la transformant pour se donner le beau rôle. Un autre cinéaste que Wellington n'aurait pas osé montrer la faiblesse et l'inaptitude de son personnage, qui le font trop nous ressembler. Dans un autre film, Henry Adler aurait cloué le bec au badaud, la majorité des auteurs préférant se servir de leurs personnages psychotiques pour réaliser bêtement les fantasmes de leurs spectateurs (voir **Falling Down**, etc.). Que David Wellington ait eu la sensibilité, le courage et l'intelligence d'aller contre l'évidence démontre son talent indéniable. Qu'importe alors si le récit plafonne avant la fin (seule véritable faiblesse du film), la démonstration convainc. Et qui plus est, Wellington possède aussi un sens aigu de la mise en scène cinématographique et du montage. C'était déjà vrai dans ses films étudiants; à plus forte raison maintenant. **I Love a Man in Uniform** est le film canadien le plus satisfaisant qu'il m'ait été donné de voir depuis longtemps. Merci David. J'attends la suite.

Johanne Larue

I LOVE A MAN IN UNIFORM — Réal. et Scén.: David Wellington — Phot.: David Franco — Mont.: Susan Shipton — Mus.: Ron Sures et The Tragically Hip — Dir. art.: Megan Less — Cost.: Beth Pasternak — Int.: Tom McCamus (Henry Adler), Brigitte Bako (Charlie Warner), Kevin Tighe (Frank), David Hemblen (Father), Alex Karzis (Bruce) — Prod.: Paul Brown — Canada — 1993 — 97 minutes — Dist.: Alliance/VivaFilm